

L'impureté de Larry Tremblay

Jean-Pierre Vidal

Numéro 259, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vidal, J.-P. (2017). Compte rendu de [*L'impureté de Larry Tremblay*]. *Spirale*, (259), 78–80.

Les raisons dangereuses : la lucidité toxique de la génération lyrique

Par Jean-Pierre Vidal

L'IMPURETÉ

de Larry Tremblay

Éditions Alto, 2016, 160 p.

Le dernier roman de Larry Tremblay s'ouvre paradoxalement sur le thème de la disparition : un personnage féminin situé dans un columbarium, lieu de la présence de la mort mais aussi de l'absence manifestée de qui n'est plus qu'un souvenir, est montré d'entrée de jeu s'efforçant de croire à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, et n'y parvenant pas. Et puisque le ciel et l'éternité sont vides, « *il ne lui reste que ses souvenirs* ». Mais avant que le récit ne se déclenche dans la rétrospection, à partir de cette vignette inaugurale, le personnage imagine la façon dont sa propre absence va être marquée à ce moment précis où le cierge est allumé au columbarium : « *Nerveuse, elle regarde sa montre : 18 h. Voilà, il est revenu du collège à présent [...]. [Il] ouvre la porte et remarque aussitôt quelque chose de différent. C'est le silence. Le silence qui naît de l'absence, du vide.* » C'est le vide dans cette pièce qu'elle a quittée et que l'autre découvre abandonnée ; c'est le vide, à l'exception d'un tableau et d'un livre sur la couverture duquel, justement, est reproduit ce même



tableau. Le « il » anonyme, toujours imaginé par « elle », se penche alors dans ce temps indéterminé pour ramasser le livre : « *Puis il ouvre l'impureté.* »

Cette série de mises en abyme est incontestablement un morceau d'anthologie. Non seulement parce qu'elle déclenche la fiction avec une habileté impressionnante, mais parce qu'elle présente tous les fils dont sera faite la rhapsodie. Et en particulier celui tenu par le personnage principal : Antoine, ce « il » qu'« elle » se représente entrant dans une pièce vide, et d'autant plus évidée qu'elle ne contient que l'envahissant tableau et le roman dont la couverture miniaturise l'image.

Mais quand Antoine apparaît dans la deuxième séquence du texte, rien ne dit qu'il s'agit de ce « il » dont « elle » imaginait l'arrivée dans une maison déserte : ce n'est qu'un homme en vacances, rivé à sa télévision par l'annonce de la mort accidentelle de John Fitzgerald Kennedy Jr - nous sommes donc le 16 juillet 1999, et la précision, d'abord implicite, de cette date s'oppose au flou temporel dans lequel baigne la première page comme dans une bulle d'éternité.

La représentation du vide

Si le roman de Larry Tremblay porte le même titre que le roman imaginaire qu'il contient et cite à plusieurs reprises, c'est que l'impureté est bien plus qu'un terme de catéchisme utilisé par l'Église catholique. La connotation, ici, est presque chimique : elle renvoie plutôt à la mauvaise foi sartrienne, cet aveuglement volontaire de qui refuse sa « *situation* », la traduction personnelle que donne du *Dasein* - l'« être-là » de Heidegger - le complice de Simone de Beauvoir dans toute son œuvre. Et justement, le couple Sartre-Beauvoir sert de modèle au jeune Antoine : lorsqu'il rencontre Félix, ce « bienheureux » que dit son nom, ce « simple d'esprit » que le vocable sous-entend toujours en terre catholique, ce naïf amoureux d'une morte ; lorsqu'il rencontre dans

le Chicoutimi de son adolescence cet être vierge, prétendant, en bon prosélyte de l'existentialisme qu'il entend être, lui ouvrir les yeux, il le détruit.

Car Antoine n'est qu'une façade, une construction qui ne repose sur rien d'autre que des images, que, contrairement à Félix, il n'a pas su intégrer. Le texte nous apprendra peu à peu qu'il vit par procuration, « *en vautour* », gavé tel un charognard des images avec lesquelles les médias nous hypnotisent. La construction extrêmement recherchée de ce roman, qui pourtant se lit très facilement, déploie à la lecture une série de cercles concentriques, temporels et analogiques, métaphoriques et métonymiques, au centre desquels se trouve une énigme, comme il convient à tout labyrinthe : une révélation qui va frapper Antoine au cœur de son vide, de son absence spectatrice au monde. Le suicide de Félix lui est communiqué alors qu'il croupit, vautré devant la télé, devant le même bulletin de nouvelles qui fait état de la disparition du fils Kennedy, autre absence inaugurale puisqu'on n'a d'abord pas retrouvé le corps. Ce suicide et ses circonstances forment le point d'orgue de ce qui sera la trame du récit, ou plutôt la portée sur laquelle celui-ci se déploiera ; car la construction de ce roman est indéniablement musicale, reposant sur des accords, des harmoniques qui ordonnent la fiction.

Obsessionnelle, l'image de l'immolation sacrificielle par le feu, variation sur l'explosion des corps (et des esprits) de *L'orangerie*, nous renvoie à la célèbre formule de John Donne, reprise par Shakespeare : « *No man is an island* » : Félix « *s'est immolé sur une toute petite île, à peine quelques arbres. Un rocher, en fait. Il a mis le feu à l'île. Il a attendu que les flammes dévorent les épinettes et, avec elles, son corps* ». Du centre de l'îlot, le corps consumé dégage une lumière qui va agir comme un révélateur, puisqu'elle répercute, tout au long du roman, le film et la photo célèbres du moine vietnamien qui, dans les années 1960, s'était volontairement

embrasé pour dénoncer la guerre. Il y a, bien sûr, une ironie amère à utiliser l'image insulaire et ses métastases pour reproduire la leçon de Donne. L'inversion, comme produite par le miroir de la représentation, constitue le point de départ d'un mouvement qui va traverser ce véritable souvenir-écran, pour parler freudien, et venir dénoncer Antoine et les petites manigances dont il a fait sa vie : car ce suicide en cache un autre, qui va finir par apparaître aux yeux du lecteur comme la vérité la plus intime de ce personnage.

Un roman dont nous sommes tous les héros

Car ça frappe fort, dans *L'impureté*, dès le titre, avec sa désuétude revendiquée. D'emblée, le dispositif romanesque situe le lecteur sur le terrain de la critique d'un type d'individu propre à représenter toute une génération de « modernes » : celle qui n'a pas su se déprendre des idéologies et a proclamé la toute-puissance de l'abstraction avec les modèles coercitifs qu'elle produit inévitablement quand le projet devient dogme et ne se soucie plus du vivant. C'est ainsi que la stratégie de destruction de ce qu'il considère comme des illusions amoureuses à laquelle se livre Antoine, Valmont au petit pied qui n'est pas sans rappeler *Les liaisons dangereuses*, détruit des vies que ce dernier, sans tout à fait s'en rendre compte, sacrifie, avec leur foi candide, sur l'autel de son ingénierie érotique et sociale d'homme qui se croit libre. Il est cependant bien plus direct que le héros de Choderlos de Laclos. Et c'est d'ailleurs une des caractéristiques du roman de Tremblay que cette simplicité des personnages, cette naïveté, parfois, de leurs propos - réduits à certains moments à la stylisation des répliques de théâtre -, avec cette enflure un peu gauche propre à l'adolescence. Leur innocence est prise à l'intérieur d'une structure extrêmement retorse où, finalement, tout se joue quant à l'envergure du texte : ce qu'on pourrait appeler, en termes de boxe, son « allonge ».

Cette structure narrative complexe, répartie qu'elle est sur plusieurs niveaux temporels et répercutée dans un roman censé être la dernière œuvre d'Alice Livingstone, la femme d'Antoine, qui se révèle être la présence féminine anonyme du début, fait office de mise en abyme inversée par rapport à celle qui ouvrait le texte. Ce n'est pas la pièce qui est vide, c'est la conscience du personnage, oublieuse de son crime. Plus labyrinthique encore, la dernière page se boucle sur une reprise telle quelle de la première, comme si tout ce que la lecture venait de parcourir s'inscrivait dans une bulle ou une sphère éversée.

en termes de fiction le vieux débat qui opposait Leibniz à Voltaire et qui ressurgit dans la guerre nouant le post-moderne à la modernité et l'exaltation de l'intime furieusement individualiste à toute forme de grand récit, toute forme d'institution ou de norme.

En reprenant dans une forme contemporaine l'éternel combat entre activistes et ermites, acceptation et refus, indifférence et engagement, Larry Tremblay règle certes ses comptes avec sa génération, mais surtout exalte encore une fois le théâtre dans ce qu'il a de plus fort, de plus engageant et de plus perturbateur aussi : un sacrifice qui se représente et ainsi

les ailes de son fils et ce monstre qui nous attend tous, comme un frère menaçant, au centre de ce labyrinthe dont on ne sort jamais que par un sacrifice rituel de la bête en nous.

En l'incarnant, mais surtout en sachant y mettre les formes. Pour la liquider en la stylisant.

Question d'oracles

Le tour de force est d'avoir produit une œuvre incontestablement romanesque tout en étant traversée de part en part, j'espère l'avoir montré, par le théâtre.

Façon exemplaire de déjouer les lois de tous les genres en faisant œuvre et en suturant l'un à l'autre l'art et la vie puisque, indéniablement, l'un ne va pas sans l'autre.

L'éditeur a eu la bonne idée de ré-éditer, en même temps qu'il publiait *L'impureté*, *La hache*, un court récit d'abord paru dans *Piercing*, chez Gallimard, et joué au théâtre par Jean-François Casabonne à qui est dédié le texte qui, ici, l'accompagne : *Résister à la littéralité*.

Ces deux textes, qui sont une adresse - à un étudiant imaginaire pour le premier, au lecteur pour le second -, parlent expressément de l'impureté nécessaire de la vie, à laquelle s'opposent l'étudiant-ange de *La hache* et le personnage d'Antoine dans *L'impureté*. Avec le même ton que celui de *La chute* de Camus, ils fouaillent la conscience assoupie de chacun à l'aide d'une question ontologique vieille comme l'oracle de Delphes.

Dans *Édipe à Colone*, la réponse de Sophocle, sous la forme d'une autre question, avait été saisissante : « *Est-ce maintenant que je ne suis plus rien que je suis enfin un homme ?* »

Celle de Larry Tremblay paraît aussi radicale, qui fait advenir, comme une ascèse elle aussi, l'insupportable impureté dont nous sommes tous, en dépit de tous les anges équarrisseurs de l'histoire de l'humanité, les dépositaires. ■

Si les Grecs avaient lié théâtre et démocratie, sacré et politique, c'est qu'ils avaient compris que représenter, c'est forcer à voir, à discerner, à s'impliquer, mieux, à « faire corps ».

Le Minotaure de ce labyrinthe complexe est en effet, je l'ai évoqué, un secret inavouable qui plombe la vie d'Antoine et semble porter le secret de ce destructeur d'innocences. Et la révélation qui en découle rejaillit sur le lecteur, ainsi interpellé. Dès le début, *L'impureté* s'inscrit dans cette forme de rituel civique, originellement grec, proche du mythe mais loin de toute croyance, qui devait aboutir à l'invention concomitante et à peu près synchrone du théâtre et de la démocratie : une « forme » qui conjugue « naturellement », organiquement même, éthique et esthétique, un « lieu » où la pensée est action et réciproquement l'action, pensée ; un espace où perception et représentation, imaginaire et « réel » ne sont que deux modes de la même façon humaine d'être au monde.

Quelle meilleure façon romanesque d'explorer cette unité bifide ou dialectique que de construire un labyrinthe narratif, comme Larry Tremblay l'a fait avec *L'impureté* ? Et du coup, il mime

se transmet, dans l'ambiguïté d'une leçon que chacun doit savoir reformuler dans ses propres termes. Si les Grecs avaient lié théâtre et démocratie, sacré et politique, c'est qu'ils avaient compris que représenter, c'est forcer à voir, à discerner, à s'impliquer, mieux, à « faire corps ».

N'est-ce pas aussi la leçon du kathakali, dont on sait l'importance dans la vie et l'œuvre de Larry Tremblay ?

Comme Ariane Mnouchkine avait naguère magnifiquement incarné la trilogie des Atrides dans une scénographie inspirée du kathakali, l'auteur de *L'impureté* reprend le cœur de toute la pensée grecque antique : le questionnement perpétuel comme une façon de répondre présent à l'interpellation du monde.

Alice Livingstone, ici, est tout autant Ariane que la romancière engouffrée au pays des merveilles de la fiction ; comme Antoine est à la fois un Dédale qui aurait lui-même saboté